ISSN 0221-4792

LES STELES DISCOIDALES

JOURNÉE D'ÉTUDE DE LODÈVE

ARCHEOLOGIE en LANGUEDOC N° SPECIAL 1980

REVUE DE LA FEDERATION ARCHEOLOGIQUE DE L'HERAULT

RECHERCHES SUR LES STELES BASQUES

par Michel DUVERT *

Les études sur les monuments funéraires basques débutent par la parution d'un livre, sans grand intérêt, dû à O'Shea et publié à Pau en 1889, « La tombe basque ». Puis deux pionniers dominent le thème, Frankowski qui publie à Madrid en 1920 « Estelas discoideas de la Peninsula ibérica », et Colas dont l'œuvre monumentale connue de tous (et récemment rééditée) paraît à Bayonne en 1924. Par la suite de nombreux chercheurs, tant en Euskadi-Sud (Urrutia, Leizaola, Zubiaur-Carreño...) qu'en Euskadi-Nord (Veyrin, Barandiaran, l'Association Lauburu) prennent le relais. C'est en 1970 que paraît à Saint Sébastien l'ouvrage décisif de Barandiaran « Estelas funerarias del Pais Vasco » : il orientera désormais toutes nos recherches. Pour notre part nous avons proposé une approche purement esthétique des discoïdales, en 1978 (Bulletin du Musée basque N°s 71-72). La même année paraît l'important travail de Thevenon où, pour la première fois, une collection d'œuvres provenant d'une vallée définie est scientifiquement étudiée. Etchezaharreta en présentera plus loin une approche statistique. Pintat aborde le problème très curieux des stèles tabulaires, sorte de « bizarrerie » dans notre production traditionnelle. Nous exposerons ici quelques lignes directrices de notre recherche.

1. — Un corpus complet de nos monuments funéraires est en cours de réalisation. Il sera très vite achevé en ce qui concerne Euskadi-Nord, grâce à l'action de Lauburu. Il confirmera si besoin, l'extraordinaire densité en discoïdales de notre pays où un village comme Itxassou en possède à lui seul plus de 200.

2. — Des recherches archéologiques ont fourni des données intéressantes : Elorza en 1972 découvre une stèle de type ibère en Alava, Zubiaur-Carreño décrit des stèles curieuses dans l'église romane de Ujué(Navarre) etc... Des fouilles seront entreprises en Euskadi-Nord, où l'on ne connaît pour le moment que des monuments trouvés en surface. Nous espérons être ainsi mieux renseignés sur les monuments funéraires basques « anciens ».

3. — Des études ethnologiques entreprises depuis peu nous permettront peut-être de comprendre la signification « traditionnelle » des discoïdales qui ne sont après tout qu'une catégorie de monument funéraire parmi beaucoup d'autres. C'est en étudiant avant tout ces monuments dans la société basque qu'on arrivera à mieux les situer (et comprendre peut-être une partie de leur symbolique).

(*). — Le Parc d'Ornon, 27, chemin de Plumat, 33140 Villenave-d'Ornon.

©Archéologie en Languedoc : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

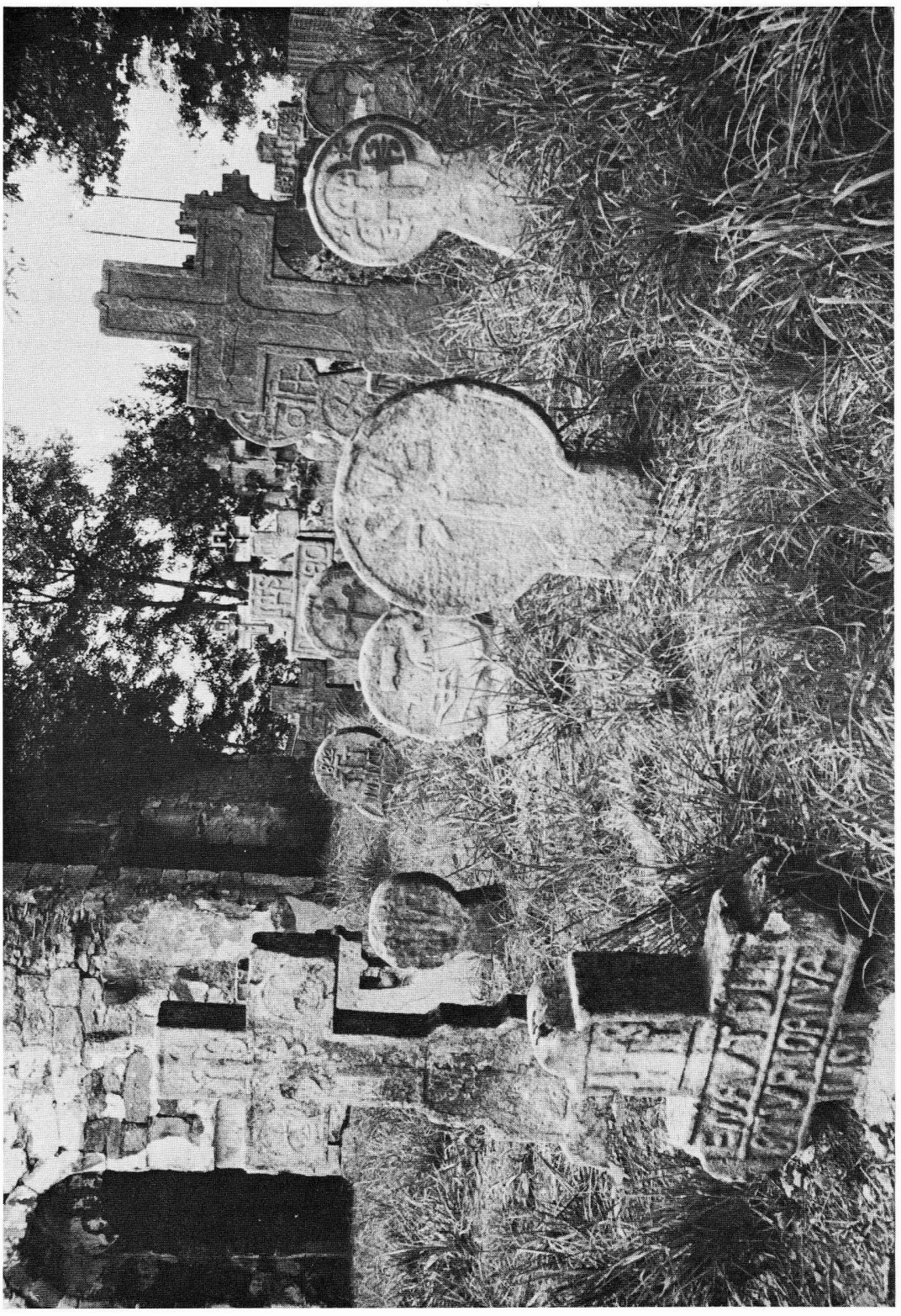

Fig. 1. — Un coin de cimetière en Euskadi (premier chantier de restauration de l'Association Lauburu).

©Archéologie en Languedoc : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

4. — L'étude des discoïdales basques est indissociable de celle des monuments analogues (et il faudrait définir les bases de cette analogie) présents notamment de part et d'autre de la chaîne pyrénéenne. On ne peut qu'être frappé par un fait déjà souligné par Herber dès 1936, à savoir la similitude troublante entre *des* stèles pyrénéennes et basques des sept provinces (c'est-à-dire d'Euskadi). En effet de Santander (Vega de la Torre) à l'Hérault (Herber) en passant par... le Lodévois, le Lauragais, etc..., l'Aragon (Frankowski, Marcos Simon) etc... on ne peut que souligner la présence de modèles en tous points identiques à ceux rencontrés en Euskadi. Il y a là plus que de pures coincidences.

5. — La remarque suivante rejoint la précédente : Qu'est-ce qu'une stèle discoïdale basque ? Une définition reste à donner dans la mesure où l'on sait que notre pays était plus étendu que l'Euskadi actuel. C'est là un fait qui semble bien établi (voir l'ouvrage récent de Goyheneche « Le Pays Basque », Pau 1979), et, à l'arrivée des Romains, nous savons que l'aire basque s'étendait jusqu'aux vallées andorrannes. Dans son recul, le fait basque n'a pas dû s'effondrer d'un bloc ; des éléments de culture ont dû persister dans des pays des vallées ; des gestes, des attitudes ont pu être conservés ou évoluer de façon propre. Dans cette optique, à partir de quand et où une production a-t-elle cessé d'être « basque » ?

6. — Il nous faut rechercher au sein de nos productions, les courants, les ateliers, les maîtres, etc... les définir. L'abondance de notre matériel devrait nous aider ici à mieux comprendre la vie d'un art populaire et à apporter des données intéressantes de portée très générale. Il est évident par exemple que par rapport aux autres provinces basques, il y a « une » stèle labourdine. En fait ce qualificatif englobe des productions d'aspect diversifié ; un initié reconnaîtra sans peine des stèles du Bas-Adour, d'Itxassou, d'Arbonne, ou de villages de la côte, etc... Comment concilier une telle diversité, apparente le plus souvent, et une homogénéité ? Comment la stèle basque peut-elle présenter une homogénéité réelle à travers les sept provinces (pour le moins) alors qu'aucune académie ne formait les maîtres et que notre pays ne connut jamais le féroce centralisme avant le XVIIIe siècle (France) et le XIXe (Espagne) ? Une telle recherche doit être nécessairement pluridisciplinaire (mais l'Université peut-elle avoir de telles préoccupations, le veut-elle ? Il lui est si facile d'épiloguer pour la Xe fois sur l'art roman ou autre...). Nous avons pour notre part débuté un travail sur la personnalité et le rôle social de nos tailleurs de pierre (*Arginak* : littéralement les faiseurs de pierre), de nombreux maîtres ont été repérés et sont en cours d'étude. Lafourcade, par l'étude exhaustive de tous les contrats de mariage en Labourd sous le règne de Louis XVI, nous les fait mieux connaître, ils sont presque tous agriculteurs... nous voilà bien loin de la conception de « l'artiste » telle que notre époque le conçoit !

7. — L'étude de la discoïdale doit être pour nous plus qu'un « passe-temps ». A une époque où notre personnalité collective est en butte aux attaques que l'on sait, il nous faut trouver dans ce passé des raisons d'être pour exister et continuer d'être. Il nous faut définir des propositions de tombes basques modernes parmi lesquelles nos vieilles stèles s'intègreront naturellement. Déjà le succès rencontré par de nombreuses réalisations nous incite à un optimisme raisonné.

En guise de conclusion, nous donnons quelques lignes de recherche fondées tant sur des données archéologiques qu'ethnographiques. L'essentiel de ce schéma est dû aux réflexions de José Miguel de Barandiaran auquel tous les basques sont largement redevables.

I. — Lieux d'enterrement : la maison (au *barats*, contre la maison sous l'avant-toit ; à noter que le mot *baratz* désigne encore les cromlechs), l'intérieur de l'église (jusqu'aux XVIII-XIXe siècles), l'extérieur de l'église, le porche et parfois encore dans un cloître. On connaît une nécropole hors du village (à Soracoiz en Navarre). Après l'époque romaine on enterre parfois dans des grottes, etc...

II. — Les monuments funéraires : au XVIIe siècle tous les monuments anciens actuellement connus sont présents : plate-tombe, croix (qui semble apparaître au XVIe), stèle tabulaire (essentiellement au Labourd, pourquoi ?), stèle discoïdale DATÉE (nous ne parlons pas des cuves de pierre et des stèles décrites par les archéologues). Dans quelle mesure étaient-ils utilisés comme ils le sont de nos jours ; ont-ils eu toujours l'aspect que nous leur connaissons, etc...? autant de questions qui restent sans réponse.

III. — Lien : monument funéraire-lieu d'enterrement-catégorie sociale : prenons un seul exemple. Du moment que l'on enterrait dans les églises à quoi servaient les discoïdales (y en a-t-il eu dans les églises ? des documents écrits nous interdisent de répondre par la négative d'une façon catégorique), qui était enterré hors de l'église et quel était alors le type de monument funéraire utilisé ? Dans cette optique nous devons signaler un fait que nous avons plusieurs fois vérifié, à savoir que les enfants avaient (et ont encore parfois) comme seul monument funéraire une simple croix de bois ou de fer, et que les enfants morts sans baptême n'ont droit à aucun monument funéraire (ils étaient du reste enterrés à l'écart, dans les limbes, ou *Lur benedikatu gabea*). Il est donc probable que tous les monuments n'avaient pas la même signification (et que cette signification a pu évoluer). Par ailleurs il est évident qu'il y a des stèles profondément originales, d'autres faites en série ou très banales quant à leur répertoire (signe de position sociale ? de degré de fortune ?..). On pourrait pousser bien plus loin l'analyse.

©Archéologie en Languedoc : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

IV. — L'Etxe (maison) - La femme - les rites funéraires : nous sommes ici face à un lien très solide bien mis en valeur par Barandiaran (et tout récemment par Douglas (1) dans son étude fondamentale faite en Euskadi-Sud). Dans la maison, la femme préside aux rites funéraires (offrande de la lumière, de la nourriture, prières). Dans l'église la femme conserve les mêmes fonctions, la femme siège dans la nef, au *jarleku* c'est-à-dire sur l'emplacement de la sépulture de la maison. Elle y accomplit les rites cités plus haut, secondée en cela par une autre femme (*Andere Serora*) qui officie donc parallèlement au prêtre dans l'église même. A ce propos Frank (2) (1979) pourra avancer : ... « the role of the serora included numerous functions neither necessary nor possible in pre-Christian times ... If her modern role as caretaker evolved from preexisting indigenous infrastructures she had to be caring for a religious site that was not a building ». Dans ce contexte, il faut dire que chaque maison reste unie au cimetière (et par là à l'église) par un chemin particulier, qui n'est pas nécessairement un chemin communal, c'est *hil-bidea*. On voit donc quel type de schéma suggèrent ces données : dans un premier temps on enterre dans les maisons (au *baratz*) — et Barandiaran fait remarquer que des maisons sont construites sur des cayolars (habitations de bergers) eux-mêmes bâtis parfois sur des dolmens; puis dans un deuxième temps la sépulture se fait « ailleurs » — dans des chapelles de quartier, des églises paroissiales (dans ce cas pas avant les XII-XIIIe semble-t-il) etc... ces deux lieux restent unis à travers *hil-bidea*, les femmes accomplissent leur fonction religieuse sur la sépulture de la maison. Ce schéma, s'il reste juste dans son principe, soulève plus de difficultés qu'il ne permet d'en résoudre. Quelques exemples : — comment étaient les monuments funéraires dans la maison ? ont-ils été conservés tel-quel lors du transfert « ailleurs » ? — la sépulture étant connue de tous, puisque signifiant la maison, à quoi bon y faire figurer des indications quelconques ? du reste le cimetière se dit *hil-harriak* (= les pierres des morts) et la stèle discoïdale est connue sous le nom de *gizona* (homme), *harri-gizona* (homme de pierre) etc... — noms qu'elle a très bien pu avoir secondairement —, au XVIe elle commence à être datée et sera de plus en plus personnalisée. Ces quelques remarques nous amènent à penser que la discoïdale actuelle n'est que le produit d'une évolution dont nous ignorons tous les détails. On pourrait pousser bien plus loin l'analyse et souligner combien nous sommes ignorants de bien des phénomènes qui ont fait pression sur le milieu basque et modelé notamment la stèle.

Si l'on n'avait pas peur des paradoxes, on pourrait dire qu'après tout la discoïdale n'est qu'un élément très accessoire dans l'histoire des relations entre les basques et leur mort.

1. — W.A. Douglas, *Muerte en Murelaga. El contexto de la muerte en el pais vasco*, Barral Ed. 1973.

2. — R.M. Franck, The religious role of the woman in Basque culture, in *Anglo-american contributions to basque studies : Essays in honor of Jon Bilbao*. Ed. W.A. Douglas, R.W. Etulain, W.H. Jacobsen *Desert Research Institute publications on the social sciences* N° 13, 1977, p. 153-160.

©Archéologie en Languedoc : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)